



**Pascal Auberson continue de créer avec les tripes qui lui restent. Visite à l'ardent musicien, 70 ans seulement, qu'il fêtera en concerts**

## LE CHANT DU VOLCAN

« THIERRY RABOUD

**Musique** » Sur la table, deux bougies allumées. Le triomphe modeste d'une présence qui rayonne, tenace, dans cette vallée de fêtes froides et de nuits blanches. De la friche artistique que fut le Flon, petit Soho lausannois défiguré par la marchandisation, il est le dernier et il le sait. Fier comme le chiendent au milieu des boulevards privatisés où seules fleurissent aujourd'hui les caméras. «Cela fait 35 ans que ce lieu est en sursis, mais j'ai fini par prendre racine. Quand les politiciens débarquent pour tout raser, je leur joue une valse et c'est reparti pour quelques années», se marre l'indocile en son enclave.

On est à la table de Pascal Auberson, il nous sert une tisane «feu du dragon», on se dit que ça lui va bien, au génie des lieux. On est venu car il a 70 ans et mille projets, 300 chansons et aucun



regret. Il en parle comme il improvise, digressions et émotions, entre ces murs qui le disent tout aussi bien. Décor d'un tintamarre en dormance: deux demi-queues se chuchotent des confidences à cordes ouvertes, un tuba rutil dans son coin, une guitare prend des airs graves de violoncelle, une autre a perdu ses frettes sous les assauts du fiston.

Sa tanière est immense, promontoire lumineux adossé à une forêt sauvée du béton par Toto Morand. Cela ne semble pourtant pas suffire à ce qui s'invente et s'éploie ici. «Il y a toujours de la vie, ce n'est pas que pour Pascal Auberson qui réfléchit dans 350 m² en attendant d'avoir une idée sur son clavier!» Partout des peaux à frapper, des trucs à emboucher, des fantômes à réveiller; un masque de carnaval est suspendu au micro, ça sent l'encens et la création tambour battant. Des polyrythmes sont écrits à même les tables où traînent un bouquin sur Klimt et un autre de Céline; sous cadre, un dessin de Tinguely qui lui commande une chanson. A côté, la grande salle investie par sa compagne la chorégraphe Diane Decker. Les murs ont des slogans aux lèvres: «Ce qu'on te reproche, cultive-le, c'est toi», Cocteau.

### Frissons solennels

Par terre dans le couloir, entre de grands jets furieux de peinture, un buste du papa, Jean-Marie Auberson. Le chef d'orchestre tambourinait *Le Sacre* sur son piano pendant que Pascal, trois ans, biberonnait Stravinsky. Il n'a rien oublié, est devenu musicien comme son frère et sa sœur – la famille est une partition sans coda. «Un jour, j'avais la vingtaine, j'ai chanté à mon père une de mes premières chansons, *La Gloire*. Il a reconnu la mélodie: sans le savoir, j'avais repris le thème d'un Quatuor de Schumann qu'il travaillait l'année de mes cinq ans! Il m'a fait prendre conscience que nous n'inventons jamais rien...»

Alors à quoi bon apprendre? Les oiseaux, eux, n'ont pas besoin de cours d'harmonie pour chanter, non? Pos-

ture d'ado rebelle. On l'enverra tout de même à Paris, chez son oncle Antoine Duhamel, où il se retrouve à copier les partitions de grosse caisse pour la musique de *Pierrot le Fou* de Godard. Le frondeur prend le rythme, fait chuchoter les cymbales avec l'inventeur de la batterie moderne Kenny Clarke, entreprend enfin de cultiver ce qu'on lui reproche. Cet art de ne renoncer à rien.

«Ça a longtemps été un poids, et j'ai passé des moments difficiles avec des gens qui affirmaient que tout faire c'est ne rien faire de bien... Mais c'est dégueulasse, je travaille comme une bête! J'aurais aimé être du temps de Molière, apprendre aussi à jongler, à faire la comédie, à jouer d'un instrument. Au fond, je n'ai jamais aimé la spécialisation.» Avant, les producteurs qui l'engageaient le suppliaient de s'en tenir à ses belles chansons, lui «qui veut toujours défaire tout recommencer / qui veut marier Schubert avec Bob Marley / Parker avec Fauré». Aujourd'hui, ils ont compris qu'ils ne signaient pas un troubadour, mais un volcan.

### Scènes noires

Ça fume toujours, dans la thèière. Pascal Auberson bouillonne à l'ombre de ses sursis. On lui demande comment ça va, il se marre un peu, *cancer et concert*, ça rime non? Il a vécu les frissons solennels, vu le cosmos à l'intérieur de lui. Un chirurgien mélomane lui a chanté *Les Roses de l'avenue Louise* en lui recousant le bide. Alors il s'est promis de continuer de créer avec les tripes, celles qui lui restent. «Depuis, il n'y a plus un jour où je me lève en me disant: quelle merde la vie... Ce n'est certes pas génial tous les jours, mais je m'efforce de manger ce moment extraordinaire qu'est l'existence. Et heureusement, j'ai la musique.»

Alors il travaille encore ses rythmes

chaque matin, lui qui a convaincu sa

## «J'aurais aimé être du temps de Molière, apprendre à jongler, à faire la comédie»

Pascal Auberson

cardiologue que son cœur battait en ternaire. Il réédite ses chansons dans un second volume d'*Auberson*, s'émeut quand des jeunes viennent les lui remémorer (lire ci-dessous), s'efforce d'en inventer d'autres, rend à la variété sa dignité perdue.

Mardi, il sera à La Chaux-de-Fonds pour donner *Eros, Thanatos & The Sun* avec son vieux compère Gaspard Glaus et la fulgurante virtuose Ariane Haering; il y aura du Bach samplé à rebours, du Mahler, du Debussy, du Auberson – que du nouveau sous le soleil. Au prochain Cully Jazz, il fêtera son anniversaire en compagnie de son autre fils, César le saxophoniste, avec

un disque de formidable expressivité qui se termine en choral intimiste. Il prépare encore un spectacle sur sa correspondance avec Manuella Maury, un autre aux côtés d'Antoine Jaccoud. C'est une éruption perpétuelle, un spectacle sans entracte.

«Effectivement, j'ai ce côté théâtral qui ne me quitte pas, je suis comme ça... Mais si je donne beaucoup, je reçois aussi beaucoup», confesse l'intranquille, visage tanné par un demi-siècle de scènes noires, jeune pourtant de n'avoir jamais su faire la différence entre vivre et jouer. C'est le pari de Pascal: croire que tout se chante, et que tout est lié



sous le ciel étoilé. Il cite Hubert Reeves, on cite Auberson. «La vie, l'amour, la mort, on verra bien.» Une des bougies s'est éteinte; l'autre, comme une servante de théâtre, brûle toujours. »

► **En concerts:** mardi 14 février, Salle de musique, La Chaux-de-Fonds; 4 mars, Equilibre, Fribourg; 21 avril, Cully Jazz, temple.

## À FRIBOURG, PLEURER AVEC GJON'S TEARS

«Un jour, je reçois un coup de fil de Gjon's Tears, qui me dit que je suis son idole et qu'il voudrait me rencontrer... Je l'invite ici, il se met au piano et commence à me chanter une de mes très vieilles chansons, *Je pleure pour toi*, se souvient Pascal Auberson en nous jouant la scène. «Je l'accompagne, on joue ensemble, et tout d'un coup au refrain, il part dans l'aigu d'une voix incroyable... Ouah, c'était dingue!» Un titre qu'ils rejoueront sur la scène d'Equilibre le 4 mars prochain, à l'occasion du concert que le Fribourgeois passé par l'Eurovision donnera avec son groupe The Weeping Willows.

«Même si je n'ai pas grandi avec la musique de Pascal Auberson, j'ai toujours été très attiré par le côté romantique de ses chansons, plutôt que par sa veine jazz et rythmique, témoigne Gjon's Tears. Une chanson comme *Scène noire*, c'était un vrai coup de foudre pour moi! Je suis heureux de partager la scène avec un musicien aussi exceptionnel. Tout n'est pas encore fixé, car avec lui les choses fonctionnent de manière très intuitive et naturelle, mais nous aurons un beau moment de ballades en duo, quelque chose d'assez intime que je me réjouis de partager avec le public. Le début d'une longue aventure j'espère...» TR